

Islam et croissant de crises: l'arbitraire homogénéisation

par Georges Vigny

Quand on dit, parlant du Proche-Orient, «croissant de crises», veut-on signifier que ces pays placés géographiquement selon un vague croissant sont *générateurs de crise*?

Veut-on, au contraire, dire que ces pays sont appelés à être frappés de crises?

Ou, les deux implications simultanément?

Et si c'était l'effet qu'on prenait pour la cause? En clair: si c'était le contexte extérieur, à savoir l'environnement mondial, qui était la cause, touchant plus particulièrement ces pays «sensibles» comme la pression fait sauter les points faibles d'une structure?

L'expression, que les spécialistes — et les non-spécialistes — américains utilisent avec un certain maniérisme, comme un vocable de leur invention et percutant à souhait, est plutôt malheureuse et malhabile. Combien des utilisateurs l'entendent dans le même sens et dans la même perspective? Globalisant à outrance, le mot engendre un malentendu et, de toute façon, est stérile dans la mesure où, devenant comme une sorte de «mot de rappel», il semble accrédi-ter une acception négative de l'évolution des événements dans la région en cause.

Au demeurant, c'est au mieux un plagiat: ce que dans les années 40, dans l'effervescence du devenir arabe, on appelait «croissant fertile» en parlant des projets hachémites de type fédéral, semble avoir servi de référence sémantique, faisant le succès d'une expression malvenue se nourrissant de cette réminiscence.

Illustration d'une pensée théoricienne, le vocable perpétue en fait, dans son premier mot «croissant», une coûteuse erreur: croissant est le symbole de l'Islam et ce symbole, dans l'expression «croissant de crises», constitue un raccourci pour «homogénéiser» les fondamentales différences qui existent non seulement entre les pays inscrits à ce croissant mais encore à l'intérieur même de l'Islam.

L'illusion et la menace

Si nous nous en prenons à cette expression à succès c'est dans le seul but de mettre en garde contre les ravages de ce que nous appelons le «procédé du mot de rappel» (ou *catchword pattern*) qui, suscitant une *présomption de compréhension*, aboutit à des aber-

rations, volontaires ou non. Ossature ou encore assise d'une politique théoricienne dans sa dimension publique, ce procédé aboutit à son niveau décisionnel politique à une sublimation, le plus souvent à partir d'une erreur accréditée.

Dans le cas de «croissant de crises» et de l'homogénéisation dénoncée, la réalité théorisée suppose que la région ainsi délimitée inclut des entités semblables sinon identiques. Pour étayer cette prétention, un fil conducteur est désigné: l'Islam et tout ce qu'il véhicule de dynamique ou de statique. Et dans la mesure où cet élément a été étudié dans un pays, l'extrapolation fait le reste, aboutissant à une dangereuse et arbitraire généralisation. Le cas le plus flagrant est sans doute l'Iran où le Trône du Paon occupé par les Pahlavi a été emporté par le torrent libéré par l'Islam. De proche en proche, on tend à faire croire que ce qui était vrai de l'Iran l'est des autres pays, à commencer par la Turquie. Pris dans ce raisonnement à apparence logique, on en vient à spéculer sur l'avenir bouché de l'Arabie Saoudite, et, à l'autre bout du croissant, du Pakistan, de l'Afghanistan, etc... Le «mot de rappel» vient conjurer ici ses effets avec ceux de l'amalgame!

Absurde démarche qui ne tient compte ni de la vraie nature de l'Islam ni, a fortiori, de ses différences internes. Après avoir des décennies durant minimisé ce potentiel, un rattrapage se fait en une deuxième erreur historique. Après avoir péché par défaut, on en vient à pécher par excès.

Le fait est que l'Islam n'est pas monolithique et rien n'est aussi dissemblable de l'héritage culturel d'une secte que l'héritage d'une autre secte, sans parler du fait que chaque ethnie et chaque entité nationale charge les valeurs morales véhiculées d'une certaine somme d'aspirations et de tabous spécifiques?

Parler d'un fil conducteur linéaire de l'Islam équivaut à parler du christianisme comme d'un tout mono-

Éditeur et rédacteur en chef de la revue mensuelle INFORMAG, M. Georges Vigny a dirigé, jusqu'en juin 1978, en qualité d'éditorialiste et de rédacteur en chef adjoint, la politique internationale au journal Le Devoir. L'article ci-contre n'engage que l'auteur.